

*Frédéric Boyer*

# **Des choses idiotes et douces**

*Roman*



**P.O.L**







# Des choses idiotes et douces

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

*La Consolation*, roman, 1991.

*En prison*, roman, 1992.

*Des choses idiotes et douces*, roman, 1993.

Frédéric Boyer

# Des choses idiotes et douces

Roman

*P.O.L*  
8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1993  
ISBN : 2-86744-337-7



« Si quelqu'un te force à faire mille pas,  
fais-en deux mille avec lui. »

Evangile selon saint Matthieu



Quand ils sortent de là, après dix, quinze ou vingt années parfois, ils ont le corps en forme de banane, ou bosselé comme un sac de noix. Les yeux perdus au loin. Leurs premiers pas trébuchants chassent une proie insaisissable. Un vague abri. Ils ont une faim et une soif que rien ne peut étancher. Avec un sentiment de nausée qui les empêche de se tenir correctement. Ils se contenteraient de n'importe quoi, de n'importe qui. Leur peau est singulière. Prête à rougir, et à se crevasser. Ils fument violemment en se vidant les poumons. Avec des airs mal assurés. Bourrés de larmes. Leurs mouvements sont las et indécis. Leurs yeux coulent parfois au contact de la poussière. On voudrait ne pas voir cette soumission impossible. Cette résignation paresseuse jusque dans leurs vêtements lâches et démodés.

Ils sortent à l'heure où les gens seuls dans les hôtels se promettent d'être meilleurs, où dehors la moindre passante ressemble à une allégorie de

l'amour. Avec ses genoux usés, son allure apitoyée qui leur fait inmanquablement penser à une sœur oubliée. Sans secours où qu'ils se tournent. Ils ont froid. Un froid sans réfléchir qui leur donne seulement conscience d'être ridicules dans leurs habits trop légers.

Rien ne peut les atteindre. Ils entrent dans une trêve mortelle. Ils posent tous les mêmes questions impossibles à entendre. La bouche ouverte et silencieuse, à vouloir raconter une histoire qui n'intéresse jamais personne. Ils se perdent dans toutes sortes d'explications spacieuses et tourmentées. On remarque vite leurs comportements grossiers. Avec l'impression que leur injuste fardeau de malheurs a été inexplicablement alourdi. Ils poussent de gros soupirs. Ils sont pâles, le corps voûté. On peut les voir passer une main cassée dans leurs cheveux. Et surprendre la douceur blessée de leur chair qui appartient à ces halls de gare où ils croient reconnaître de gros hommes roux sans estomac qui avalent, comme eux, des horaires de peines. Leur habillement souvent maladroit les noie dans les avenues bruyantes, les drugstores mafflus, doucement cahotiques, qui expulsent à longueur de journée de pauvres types interchangeables. Ils disent que la lumière bâtit des temples et des prisons. Qu'il y a le froid qui les gagne, le désir d'autre chose qui les blesse. Leur visage s'est assombri. C'est une espèce de nuit qui atteint leur peau, qui les fait ressembler à des donjons fragiles où l'on ne sait s'il y a encore quelqu'un à délivrer.

On dit qu'ils rôdent. Mais le désir de connaître et d'aimer fige leurs silhouettes. Ils trouvent refuge dans les hôtels. Près du mobilier intangible, désuet, d'une chambre d'hôtel « tout confort ». Ils restent assis bien droits sur le rebord du lit. Est-il possible qu'il y ait tant de bruits inconnus derrière les cloisons des hôtels ? Oui, c'est possible. Le bruit sourd et singulier que font les autres sans vous. Est-il possible qu'il y ait autant de rumeurs tendres aux lèvres des inconnus ? Est-il bien vrai que leur cœur est invisible ?

Ils savent qu'ils resteront toujours de l'autre côté de la vie. Quelque chose de sombre, de pesant dans leur bouche, et dans leurs poches. Ils refusent le café ou les gâteaux qu'on leur tend, tout en vous dévorant des yeux. Ils vont et viennent avec le sentiment de ne jamais trouver ce qu'ils cherchent. Se doutant que le plus terrible ne les a pas encore frappés. Ils ont un aspect vaguement meurtri et toutes les difficultés du monde à s'asseoir confortablement dans les fauteuils que vous leur proposez. En traversant les rues, ils manquent cent fois de se faire écraser. Ils oublient le glaçon qui est en train de fondre dans leur verre ; ils serrent de toutes leurs dernières forces leurs poings vides. Ils ne sont pas familiarisés avec un monde qui leur paraît changé en pire. Ils ont une peur indicible de cette fatale métamorphose.

Cela commence toujours ainsi. En sortant, ils font preuve d'un courage inouï. Ils observent tout intensément. Leurs yeux brûlent d'un feu dévorant. Et leurs mains emportent tout. La douceur. Le vent et la

lumière. Ils sont doux à force d'être flétris. Vous les regardez bien en face. Ils ont l'air de faire tout ce que vous voulez. Mais on ne leur demande rien de précis. On n'essaie même pas de leur dire quoi que ce soit. En les voyant, on devient la proie d'une tristesse écrasante, d'un tourment sans objet. On se demande combien de temps ils pourront tenir le coup dehors. Et quand ils lèvent leurs yeux sur vous, ils ont l'impression de devenir soudain transparents comme une fenêtre par laquelle on ne verrait jamais rien.

Ils ont des yeux dilatés par une immense incompréhension. Comme s'ils ne saisissent pas tout. Ils passent leur temps à ravalier dans le silence des mots qu'ils avaient maladroitement préparés. Leur peur n'est jamais la nôtre. Ils ne parviennent même pas à remplir une modeste chambre d'hôtel. Ils se déshabillent aussi peu que possible. Leurs dîners sont rapides. Ils voudraient se détendre, sourire près des flippers ou des comptoirs. On les voit baisser les yeux, fermer sur eux des blousons glacés.

Ils ne sont pas en très bonne santé. Ils ont un mal de chien à entrer comme il faut dans le temps, privés du rythme terrifiant des gardes, des fouilles. Sans la plainte réconfortante de la télévision allumée en permanence. L'espace leur fait peur. Comme un vêtement qui aurait rétréci et dont ils ne voudraient plus changer.

Ils avancent et on dirait qu'ils marchent dans la mer, dans les vagues. En gage de leur parenté humaine, ils n'ont que le bruit de leur toux à offrir. Le

toucher, l'odorat ont été atteints. Cela mettra des années à se libérer. Ou ça ne guérira jamais. Ils souffrent de petits maux inexpugnables. Rages de dents, rhumes chroniques, asthme, angelures. Ils se glissent près de nous avec des allures de fantômes malades. Ils se lancent comme des balles dans le temps. A la recherche d'une réconciliation forcenée. On les sent novices, sans expérience, sans mémoire de plénitude. Ce temps nouveau pour eux est comme un temps mort où il ne se passe rien. Ils ne font que s'échauffer avant une partie qu'ils ont rêvée, intensément désirée et qui n'aura pas vraiment lieu. Qui voudrait d'eux comme partenaires ? Oh ! oui qui les attendrait à la sortie ? Mais qui donc ? Ils redoutent l'affluence des rues, le chatolement des couleurs, l'agitation des corps, la vivacité des pas de la foule. Ils pensent avec une inquiétude feutrée que tout est innombrable. Qu'ils ne pourront jamais se rappeler de tout.

Le monde est un labyrinthe de miroirs.

Ils s'enhardissent jusqu'à effleurer quelques mains de femmes dehors. Ou seulement les boutons de leurs manteaux impeccables. Ils se gavent maladroitement d'une nourriture bon marché, dans les cafétérias, aux buffets des gares. C'est tout le corps qui exige autre chose, le sang qui devient comme du bronze en fusion, emportant on ne sait quelle douleur, quel plaisir. Puis leur courage fléchit. Leurs mains se retirent lentement, à tâtons, et n'osent plus rien toucher. Ils vous reprochent de les avoir trahis.

Il y a l'après. L'après, quand tout se passe comme s'ils n'existaient pas. Qu'ils se remplissent d'air et de silence comme des cavernes abandonnées qu'on met au jour brutalement. Envahis d'une tristesse incontrôlable. Sauvage. Jamais certains de savoir comment il faut faire pour bien se tenir. Silhouettes obstinées, bravant l'impossible. On dirait qu'ils courent tête baissée vers une ruine inimaginable. Pas facile d'expliquer qu'on ne trouve plus ses marques, qu'on se sent de trop. Quand on a mangé du pâté, seul dans un hôtel confus et bruyant, bu cinq ou six bières, avec des comprimés, et dormi, dormi sans trouver le sommeil.

Sur les tables rugueuses, leurs mains traînent. On imagine qu'elles reviennent après des siècles du royaume des morts. Qu'elles pourraient toucher le feu et les lames.

Il y a cette tête d'idiot qu'ils prennent. Leur espoir qui s'effrite en poussière lente. Ils se raidissent. Pour rien au monde ils n'avoueraient qu'ils ne se sentent pas prêts. Ou qu'ils ont peur. Des autres. Des femmes. De la rémission.



Cody ne voulait pas sortir de prison. Pas maintenant, disait-il. Il les avait tous pris au dépourvu. En repoussant laconiquement leurs tentatives pour le préparer à l'idée de retrouver la vie des gens. Cody répétait qu'il ne pouvait pas sortir. Quand on lui parlait de sa libération, avec une sorte d'urgence maladroite, il sentait les griffes de la peur. D'une peur d'homme mort qui avait abandonné le rêve de revoir la vie des autres.

Il serait étranger dans ce monde neuf. Il lui faudrait s'habituer à des choses inconnues. Au frottements, à la rude caresse de tous. Aux générations nouvelles. Tout ce dont on lui parlait, il ne saurait pas le retrouver dehors. Il aurait à livrer des guerres continues et aveuglantes avec toutes les choses. A traverser la trame des nuages, la chaleur poisseuse des rues.

Sortir. On parle de ça tout le temps en prison. Et puis un jour, sans s'être rien dit, sans y avoir pensé, ça

ne compte plus. On n'en parle plus. C'était ce qui s'était passé pour Cody. Il n'attendait plus rien. Il avait l'air d'être tombé dans un état d'épuisement indéfini dans lequel il ne parvenait plus à quitter l'embarras et la maladresse de la solitude. Il semblait fatigué comme quelqu'un qui revient d'un très long voyage. Qui ne reconnaît rien. Il regardait seulement la télévision. Sans jamais se lasser. La voix infiniment douce du poste disait qu'il n'y avait plus avant ni après.

Non. Il ne se précipiterait pas dehors comme les autres. Il resterait invisible, insignifiant. Il n'avait plus rien à faire. Même tourné vers nous, c'était comme si on ne voyait plus que son dos.

Il semblait être né pour ne rien entreprendre, pour ne rien désirer. Aucune circonstance, aucun événement ne pouvait lui faire quitter sa douce et tranquille mélancolie. Il n'était plus un homme. Possédé d'une fatigue sans joie. Avec un visage simple et pacifique. Un être pétrifié dans la honte. Il semblait ne plus avoir d'âge. Dans sa démarche, il y avait quelque chose d'incertain, de troublé. Comme s'il avait renoncé à la marche des vivants.

Enfin, après plus de vingt ans de prison, il se passa cette chose inattendue, inespérée, que Cody lui-même ne sut correctement interpréter. Il fut peu à peu tiré de son immobilité. Pris par une sorte de vague prémonition contre laquelle il ne se sentit pas le courage de lutter. Il commença par se dire qu'il attendait quelqu'un. Ou qu'il attendait qu'un événe-

ment arrive. Il trouva cela incroyable, mais il sut qu'il y aurait quelqu'un contre qui il serait incapable de s'opposer. Qui aurait-il pu attendre ? Qui viendrait le chercher ? Quelqu'un touché par son malheur, désireux même d'y prendre part ? Cody avait tant de malheurs sédimentés, coagulés en lui, que ça donnait à sa personne une singulière apparence découragée et sereine à la fois.

Il entendit un jour qu'on venait. Il sut que c'était pour lui. Il se leva d'un pas chancelant. Il n'avait pas fini de boutonner sa chemise et oublia d'éteindre la télévision. Il avala sa salive avec difficulté. Submergé par une vague d'épuisement et d'impuissance. Pour sortir d'ici, il faudrait probablement être capable de se souvenir des lieux, de leurs peuplements d'oiseaux, de bêtes, d'arbres. Se rappeler de ses maladies d'enfance, de ses nuits d'amour. Accepter de dormir la fenêtre ouverte, avec le bruit infernal de la rue. Faire que le monde et les autres reviennent en soi, dans le sang, dans les gestes et les mots, dans les regards. Et Cody ne se demandait même plus si cela était encore possible. Il était tiré vers quelque chose qui l'exaltait et le terrifiait. Vers ce côté de la vie dont il ne connaissait plus rien. Qu'il avait laissé se perdre, se vider. Était-il possible qu'on ne sache plus rien de ce que l'on apprend enfant ? Que la vie ne soit plus attachée à rien d'autre qu'à ce silence ? Quelque chose avait dû arriver. Pas ce matin, pas hier. Une chose dans des temps préhistoriques pour lui, ensevelie dans une profondeur lourde. Il en fut impressionné. La chose

venait, le prenait déjà comme une étreinte, un viol. Comme cela arrive parfois aux enfants mal réveillés. Comme on voit une eau morte s'agiter de nouveau. On venait le chercher. Le tirer de l'oubli, de l'éternelle patience qu'il avait.

Il entendit, du fond de sa cellule, les grincements des chaussures d'un nouveau visiteur. La mince litanie de voix neuves, un peu âpres et serrées. La porte s'ouvrit. D'abord, il ne voulut pas regarder celui qui entra. Il resta figé, calme comme un tronc.

Il ne posa aucune question. Tom ne sut pas ce qu'il fallait faire. Il esquissa gauchement un geste amical. Puis il alluma une cigarette. Cody leva la tête et le regarda tirer avec gêne les premières bouffées.

L'inconnu ne portait qu'une chemise et un pantalon. Pas de cravate, pas de veste. C'était un jeune homme qui souriait timidement. Il avait une odeur de cigarettes blondes. Un souffle humide, végétal. Une sorte de parfum amer et léger. Cody resta absolument silencieux. L'air autour de lui avait cette fadeur commune aux pièces dont les fenêtres ne s'ouvrent pas. Tom sentait la rue. Les flippers, les motos.

Cody, lui, était d'une douceur désarmante. Presque effrayante. En lui serrant la main, Tom perçut comme un immense abandon. La mollesse un peu moite de l'existence consolée, le suint amer de la brebis égarée et qu'on ramène au pré.

La journée commençait à peine.

Visage épais et chiffonné, mélancolique, dos rond et frileux. Cody préféra garder son air idiot. Il était là,



Cody doit sortir de prison. Tom est chargé de l'aider à retrouver l'équilibre dehors. Entre eux, il y a ce seuil à franchir, le monde à réapprivoiser. Les gens libres n'imaginent pas la somme mélancolique de connaissances et de familiarités qui vous écrase le cœur après des années d'enfermement. Une somme de riens. Il faut savoir s'habiller, réclamer son dû, imaginer un emploi du temps. Ça n'est pas juste qu'un homme ait à souffrir des choses idiotes et douces de l'existence quotidienne. Et comme la plupart d'entre nous, Tom n'a pas prévu d'aider l'autre au-delà d'une certaine limite – à ce point mystérieux où l'exigence absolue en même temps que très précaire de la fatigue d'autrui nous entraîne vers une violence inconnue. Comme il est facile de perdre patience dans l'exercice toujours inachevé de la réciprocité ! Comme on y perd vite le goût d'être un ami, quelqu'un sur qui l'autre peut compter ! Celui que découragent les plus petits détails de l'existence, avec son lot quotidien d'idioties savantes, a soudain quelque chose d'un gros monstre pathétique dont on ne sait plus quoi faire...



105 F  
921521-4  
ISBN : 2-86744-337-7  
02-93



DIFFUSION C.D.E.  
DISTRIBUTION TOD'S